

avait à 30 ou 40 pieds de l'officier, qui s'avancé du côté d'où venaient les troupes. Les troupes étaient alors à 10 ou 15 arpents, au bas du village. L'officier, en sautant hors de la voiture, avait dit: "Let me see the soldiers," et Maillet lui avait répondu que non, qu'il avait le temps de les voir. Après avoir arrêté mon cheval, je revins près de l'officier; et je trouvai le nommé Joseph Pratte, qui frappait dessus avec un gros sabre de dragon. Il lui avait donné 12 à 15 coups. L'officier était tout haché. Je repoussai Pratte et relevai l'officier. Je crus voir qu'il avait 3 doigts de la main droite de coupés, et plusieurs blessures à la tête. En arrivant là où était Poerrier, je vis Pratte frapper plusieurs coups sur lui, et l'officier avait déjà reçu plusieurs autres blessures. J'étais environné de monde. Après que je fus descendu du waggon, j'ai vu porter des coups sur l'officier, par Maillet; et c'est en arrivant vers l'officier, que j'ai vu Pratte le frapper. Jusqu'alors, la foule m'avait empêché de voir. Jalbert n'était pas encore arrivé alors. Quand je relevai l'officier, je lui dis en mauvais anglais: "Que prétendez-vous faire? Je vous ai promis ma protection; mais je ne suis pas le maître; je crois que quelqu'un va venir vous fusiller dans l'instant." J'ai repoussé Pratte en arrivant, pour l'empêcher de frapper de nouveau. Plusieurs criaient: "Achevez-le!" Ils se mouraient alors. Sur ces entrefaites, est arrivé le Capt. Jalbert; il était à cheval, un sabre à son côté, et un pistolet dans sa selle. Il est probable qu'il a commandé, lui aussi, de fuir. Jalbert était à 10 ou 12 pieds de moi, à cheval. Je n'ai pas entendu le Capt. Jalbert dire: "Rachevez-le!" mais d'autres le disaient. Jalbert était du nombre de ceux qui le disaient. Je ne puis dire si Jalbert a commandé. Je crois que Jalbert a dit: "Achevez-le!" Je n'en ai aucun doute. La-dessus, L'Hussier est arrivé avec un fusil, et a couché l'officier en joue; mais son fusil a fait fausse amorce à trois différentes reprises. L'Hussier est rentré avec son fusil; et pendant ce temps-là, un autre individu, que je ne connais pas, est venu avec un pistolet. Je suis alors parti, craignant qu'on ne me forçât à tirer, comme on l'avait déjà fait. J'avais refusé de le faire, en disant que j'avais toujours promis de ne jamais tremper mes mains dans le sang de mon frère; et sur mon refus, quelqu'un avait dit: "S'il ne veut pas le faire, faisons-lui-en autant." Je crois que c'est L'Hussier qui a apporté le pistolet. J'étais tous hors de moi-même. Je n'ai pas entendu le coup de pistolet. Quand je suis revenu à l'officier, Pratte frappait à grands coups; le sang ruisselait. J'ai reproché à Pratte sa barbarie. Quelqu'un m'a aidé à éloigner le corps de l'endroit où il était. Je l'ai pris à brasée, et Maillet m'a aidé, en le prenant par les jambes. Je n'ai pas vu le Capt. Jalbert frapper l'officier. Je l'ai vu un instant sur les lieux, quand on criait: "Achevez-le!" Il n'avait pas alors son épée tirée. Je ne l'ai plus revu, après cela. Je lui tournais le dos, quand il est arrivé; et je ne puis dire ce qui s'est passé. Lorsque je suis revenu, le Capt. Jalbert n'y était plus. Il n'est arrivé, qu'après qu'on eût crié: "Achevez-le!" Je ne puis pas dire ce qu'il fit, après mon départ. Je connais Mr. Lajoie, (le précédent témoin.) Je ne l'ai pas vu, pendant que j'ai été sur les lieux. Je n'ai pas parlé à Lajoie ce jour-là.

Transquestionné par Mr. Mondelet.—Quand j'ai vu l'officier pour la première fois chez le Dr. Nelson, le matin du 23, il pouvait être 8 heures. Le Dr. Nelson, m'a dit que j'étais l'homme pour le conduire. Il nous a recommandé de le traiter en gentilhomme, et il a toujours été traité comme tel par les gens de la maison, tout le temps qu'il est resté. Le Dr. N. a ma réquisition, lui demanda qui il était. L'officier commença par déniguer qui il était, et par se dire écuyer; mais sur l'observation que je lui fis, que je croyais l'avoir déjà vu dans le militaire, à Montréal; il avoua qu'il était le lieutenant Weir du 32e régiment. Le Dr. Nelson nous recommanda alors de le traiter comme une personne de son rang, comme un officier, et partit. Le Dr. Kimber se trouvant présent-là, je le lui recommandai. On lui avait offert à déjeuner, avant mon arrivée; et il parait qu'il avait, en effet, déjeuné. Le Capt. Jalbert occupait un certain grade dans l'armée ce matin-là; mais je ne puis dire lequel. Il n'était pas chez le Dr. Nelson ce matin-là.—Je l'aurais vu, s'il y était venu. La maison du Dr. Nelson était petite. Je ne puis pas dire quels sont ceux qui entouraient le waggon, quand on y fit monter l'officier. Il n'y avait alors personne à cheval, autour du waggon. J'avais déjà entendu une ligne de coups de mousqueterie dans le temps. Quand nous sommes partis de chez le Dr. Nelson, Mr. Weir avait les mains liées par devant. On les lui avait attachés dans une maison où il faisait chaud. Le long de la route, voyant que les mains lui devenaient bleues par le froid, je les lui détachai, et lui prêtai mes gants, que je lui aidai à mettre. Pendant ce temps, Maillet lui passa la strappe autour du corps; et Mr. Weir ne s'aperçut pas qu'un bout de cette strappe pendait par derrière, et était tenu par Maillet. Mr. Weir, avant ceci, m'avait donné sa parole d'honneur qu'il ne s'échapperait pas; et c'est à cette condition là, que je lui avais délié les mains. Il n'essaya aucune injure, du moment de son départ, jusqu'à celui où il sauta hors de la voiture. Je crois qu'il m'a compris, quand je lui ai parlé le long du chemin; mais il ne m'a pas répondu.—Maillet a dû me comprendre, quand j'ai parlé de protection en anglais. Le long de la route, nous entendimes des coups de fusils; et l'officier dut les entendre aussi; puisqu'il demanda à voir les troupes.—Quand Maillet lui répondit qu'il avait le temps de les voir, il ne le maltraitait pas par ces paroles. Nous fimes débarquer Guertin près de chez Mme. Guertout, et nous continuâmes jusqu'à un peu plus loin que

chez Mr. Bourdages. Rendus à une dizaine de pieds plus loin, l'officier descendit avec la rapidité de l'éclair, après m'avoir donné sa parole qu'il ne s'échapperait pas.

Le proc. gén. se leva, et dit avec humeur: "va-t-on prétendre que, parce que Mr. Weir avait donné sa parole qu'il ne s'échapperait pas, ils étaient justifiables de faire une semblable boucherie?" Mr. le Juge Gale reprend, avec beaucoup de passion, que Mr. Weir ne devait se croire lié par sa parole, qu'en autant qu'il se trouvait en sûreté, et que, du moment où il avait sujet de craindre pour sa vie, il lui était permis de l'assurer par la lutte ou par quelque autre moyen que ce fut. Mr. Mondelet, avec un sourire de pitié, observe bien calmement qu'il n'a jamais été question d'une semblable prétention; ce qui, de suite, met fin aux observations du Juge et du proc. gén.

Le témoin.—J'ai compris très distinctement que l'officier m'avait donné sa parole d'honneur. Mr. Weir sauta donc hors de la voiture, Maillet le tenant toujours par la strappe. Le waggon pouvait avoir 3 pieds ou 3 1/2 pieds de hauteur. L'officier se trouva suspendu sur ses genoux; il devait être sous l'impression que rien ne le retenait, quand il sauta. La voiture continua toujours à marcher; et l'officier s'étant avancé un peu, dans sa tentative de fuite, se trouva à la distance de 30 ou 40 pieds du waggon, comme je l'ai déjà dit, dans mon examen en chef. Sous le serment que j'ai prêté, je suis positif à dire que le Capt. Jalbert n'était pas présent quand Pratte et Maillet frappèrent l'officier. Quand je suis arrivé près de Mr. Weir, je ne crois pas qu'il eût plus de 5 à 6 minutes à vivre. Il y avait beaucoup de gens sur les lieux. Tous étaient, ou effrayés, ou furieux, ou agités. Le bruit était répandu que les troupes arrivaient; le tocsin sonnait. Il était connu que Mr. Weir, étant venu pour chercher des troupes à Chambly, avait été fait prisonnier. Quand j'entendis les cris de "Achevez-le!" je m'efforçai de fendre la foule, pour arriver à l'officier. Le Capt. Jalbert n'était pas encore arrivé. Beaucoup de personnes criaient: "Achevez-le!" Plusieurs personnes de la foule avaient proféré ces paroles, avant l'arrivée du Capt. Jalbert. Ce n'est qu'après que j'ai eu relevé l'officier, et que je lui ai eu parlé on a crié: "Achevez-le!" et ce sont quelques instans après tout ceci, que le Capt. Jalbert est arrivé. Une dizaine de personnes pouvaient ainsi crier, avant l'arrivée du Capt. Jalbert. Il était à cheval, et resta à 12 ou 15 pieds de la foule. Il y avait une foule considérable entre l'officier et lui. Le défunt était presque mort alors. Il paraissait terriblement souffrir. Je crois que, là où il en était rendu, ou quelques-uns pensaient que c'eût été un acte d'humanité, que de l'achever. Je crois qu'ils l'acheverent en effet, avant que je fusse de retour à ma voiture. Je n'ai pu distinguer quels étaient ceux qui criaient: "Rachevez-le!" La confusion allait en augmentant, quand le Capt. Jalbert arriva. J'ai entendu des voix crier: "Achevez-le!" quand le Capt. Jalbert est arrivé, et après même qu'il a été arrivé. Je ne suis pas resté longtemps sur les lieux. Les gens paraissent alors plus excités, plus furieux et plus transportés qu'au paravant; et c'était le cas avec moi-même. Je crois que le Capt. Jalbert a crié: "Achevez-le!" mais je n'en suis pas certain. Peut-être n'a-t-il pas dit ce mot, mais il est certain que je savais qu'avait le Capt. Jalbert, qui m'a porté à croire cela de lui. Tel était alors l'état où se trouvait le défunt, qu'une mort subite était à désirer pour lui. Il était impossible d'empêcher qu'on l'achevât. Je l'avais en sous sa charge; on le savait. Je n'avais pu m'empêcher qu'on le maltraitât de la sorte. Le Capt. Jalbert n'est resté qu'un instant sur les lieux, environ 5 à 6 minutes, peut-être 10. Je connais le Capt. Jalbert, depuis une quarantaine d'années. C'est un parfait bonhomme. Il était Capt. de Milice depuis plusieurs années. Il avait été marié, et avait eu pour l'érection de l'église. Dans la dernière guerre, il a été sur la frontière. Je l'ai toujours connu pour un homme brave, et conséquemment humain. La confusion était si grande, dans le moment en question, que je me serais cru en danger d'intervenir pour quelque chose dans l'affaire. Je n'ai pas entendu d'autres paroles que celles de: "Achevez-le!" et non pas celles de: "Tuez-le! Tuez-le!" Il devait y avoir des femmes sur les lieux.

La suite au No. prochain.



LE PATRIOTE CANADIEN. BURLINGTON, VT. MERCREDI SOIR, 2 OCTOBRE 1839.

LES DÉPORTÉS POLITIQUES.

Un correspondant de Montréal, en date du 27 septembre, s'exprime ainsi:—

"Depuis plusieurs jours je me proposais de vous écrire, mais dans l'incertitude où nous étions, il n'était pas facile de vous donner des renseignements corrects. Après avoir vecus dans l'attente, nous sommes enfin arrivés à cette journée malheureuse qui met la consternation dans nos cœurs. Hélas! cinquante huit de nos infortunés compatriotes sont partis pour l'exil, hier à deux heures de l'après midi, tous courageux, comme doivent l'être des patriotes Canadiens. Leurs épouses se sont retirées une heure avant le cruel départ, afin que les malheureux pussent se remettre de cette douloureuse séparation. A la vue d'un spectacle aussi touchant, les cœurs les plus durs se

sont brisés, pas un seul guichetier n'a osé paraître; ils étaient tous à sangloter dans un coin de la prison. Quatre femmes des prisonnières, malgré la défense, sont restées en dehors, et pleuraient si amèrement, que plusieurs des hussards, attendris par leurs lamentations, n'ont pu s'empêcher de verser des larmes de pitié sur le sort de l'innocente persécutée. Il me semble que je m'exprime mal dans mes détails; la parole est trop froide pour décrire ce que le cœur ressent, et l'âme trop agitée pour saisir les sensations que nous fait éprouver le contraste de voir nos autres compatriotes en liberté.

La joie de ceux qui ont été libérés a été bien incomplète en voyant leurs compagnons d'infortune partir pour un dur esclavage. &c."

Dans les journaux de Montréal, on lit aussi: "Les 58 Canadiens sous sentence de mort, ont été embarqués pour Québec jeudi 26, sur le British America, pour de la être mis à bord du transport Buffalo, qui les doit transporter à Botany-Bay afin d'y souffrir une déportation pour la vie. Ils étaient enchaînés deux-à-deux et escortés d'une garde du 21e régiment.

Les prisonniers politiques du Haut-Canada, au nombre de 81 aussi sous sentence de mort et dont la peine a été également commuée à la déportation pour la vie, sont arrivés à Montréal le soir du jour du départ des autres prisonniers par le canal de Lachine, ont été embarqués immédiatement à bord du St. George, et envoyés à Québec pour partager le même sort des autres déportés. (Un dur esclavage.)

Vingtsept devaient être mis en liberté en donnant caution d'une bonne conduite; deux autres Lévesque et Brien outre un cautionnement de 4,000 piastres, devaient encore se tenir à une distance de 20 lieues du Canada.

Ainsi l'œuvre de l'iniquité s'est accomplie. La vie, l'injustice, la corruption et la tyrannie triomphent. Cinquante huit prisonniers politiques, dont quarante-trois sont pères de familles ont laissé leurs femmes et 196 enfants, plongés dans la douleur et la misère; et leurs amis et leurs compatriotes, l'âme navrée d'amertume. Ainsi les vœux qui avaient été formés pour leur délivrance ne se réaliseront point. L'espoir de les voir retourner au sein de leurs frères, sous un jour ensanglanté, a dû s'évanouir sans retour. L'oppression cruelle qu'ils endurent sera vaine; le jour de la réaction sera terrible. . . .

La voix muette de l'humanité ne fut jamais consultée aux Canadas dans les opérations publiques.

Déjà une puissante colonie (les États-Unis) a su secouer le joug d'un tyran matrate, et jouit de l'indépendance. L'humanité prescrit aux Rois, et leurs intérêts le leur prescrivent aussi, la justice de la législation, la douceur dans l'administration, la modération pour ne pas occasionner les soulèvements, et la clémence pour les pardonner lorsqu'ils arrivent.

S'ils y manquent, des milliers de bras doivent se lever et frapper en même temps. Dieu commande l'équité aux souverains. La tyrannie justifie les résolutions les plus violentes; car enfin il faut venger les droits naturels en brisant le sceptre de fer qui écrase.

Un peuple opprimé, digne d'être libre, et qui veut l'être, doit être prêt à faire sur l'autel de la patrie, tous les sacrifices pour le triomphe d'une cause aussi sacrée que celle de la liberté. Le dévouement doit être unanime et général. Chaque citoyen doit être animé de la noble ambition d'y mettre sa tête et sa fortune. Avec une telle disposition, avec de la persévérance, on ne peut manquer de voir surgir la justice et une République sur les ruines d'un gouvernement despotique. Le feu de la liberté s'éleva alors, grandit comme une flamme volcanique, et tend à éclairer toutes les classes de la société de sa vaste et brillante lumière.

Nous sommes loin de désavouer ici les insurrections Canadiennes après leurs revers, qui conduisent aujourd'hui à l'exil nos malheureux compatriotes, de blâmer les hommes qui prirent une part active aux événements du Canada; car nous pensons de conviction que toute colonie opprimée a le droit inprescriptible d'être libre quand elle le peut, quand les masses agissent, et qu'elles le veulent. Si les masses avaient agi, si le Canada s'était ébranlé sur tous les points, nous n'aurions pas aujourd'hui à déplorer le sort infortuné de nos frères. Mais quand des soulèvements partiels seulement de la population s'opèrent, la révolte est faible, le succès manquera par une insurrection prématurée, dénuée des préparatifs indispensables, il est clair que d'effroyables malheurs en sont la suite nécessaire. A dater de ce jour, un seul principe dirige le gouvernement, la peur; la peur, qui rend à la fois cruel et stupide; la peur, qui par les mesures qu'elle inspire se crée sa sésce à elle même de nouveaux aliments. Plus l'ombre de liberté politique; et adieu pour quelque temps, le régime qui apparaissait comme un nouvel âge d'or. Unis, les membres d'une

communauté peuvent effectuer les effets les plus grandioses; désunis, ils ne doivent s'attendre qu'à l'oppression et à l'esclavage.

Les causes qui opérèrent la révolution de France, qui séparèrent la Hollande du joug de Philippe II, la Suisse de l'Autriche, les États-Unis d'Angleterre, tenaient à l'intérêt de tous; au Canada les causes de l'insurrection tiennent à l'intérêt de la majorité de la population qui ne veut plus être une classe secondaire, sacrifiée aux intérêts d'une classe mineure privilégiée. Ainsi il est donc des efforts plus puissants à faire par cette majorité au Canada que dans les pays que nous venons de citer, pour conquérir la liberté: l'unanimité et l'action unanime de toute la population Canadienne, est un point nécessaire pour opérer des réformes organiques.

L'Angleterre perdra les Canadas par sa faute, le jour que cette union si désirée s'opérera. Les cruautés des féroces Wetherall, Colborne, Arthur et Prince, n'y seront jamais oubliées. . . . Ce sont des montres que nous chargeons de nos malédictions.

Les villages abandonnés au pillage et à l'incendie; la cruauté cupide du soldat n'épargnant rien, les malheureux indolents habitants arrachés des bras de leurs femmes et de leurs enfans, de leurs demeures paisibles, pour être maltraités, traînés aux cachots et aux souffrances, les citoyens déportés, condamnés à un dur esclavage, conduits à la mort, fusillés sans procès; les imprécations, les accents plaintifs de la douleur aux abois, les gémissemens des femmes, des enfans, les cris funèbres du désespoir, les massacres, les viols; plusieurs abominables, dignes des satellites de ces hommes de sang, varient aux Canadas le spectacle de la nature outragée.

Rien ne peut justifier aux yeux de l'humanité et de la raison cette conduite barbare, cette permission accordée aux soldats, aux volontaires, d'accumuler toutes les horreurs de commettre tous les crimes; rien ne peut légitimer toutes les atrocités qui retombent sur la partie la plus innocente, les vieillards, les femmes et les enfans, tous les outrages faits au sexe le plus faible, et plus cruels, mille fois encore que la mort; rien ne peut autoriser à se venger contre des gens vaincus, désarmés, implorant la miséricorde et la pitié. C'est une infâme lâcheté qui déshonore à jamais les militaires anglais, que de s'être acharnés, comme ils ont fait aux Canadas, sur des malheureux défendant leurs droits, abattus aux pieds de leurs vainqueurs et sollicitant leur clémence.

Honneur! Honte éternelle aux barbares qui insultent ainsi à l'humanité!

L'équité imprime le respect et la soumission la force, la violence, la tyrannie provoque la résistance.

Chaque jour le gouvernement anglais viole nos droits; il est l'ennemi des Canadas. Nous devons donc tous nous organiser, nous armer pour écraser le serpent que nous nourrissons dans notre sein.

Il y a des gouvernemens qui sont vicieux, et par le mal qu'ils fontent par le bien qu'ils empêchent de faire. Aux Canadas on trouve réunis ces deux causes destructives de prospérité et de bonheur.

L'Angleterre, par ses cruelles expériences, ne devrait cependant pas ignorer que le mot de liberté est tout-puissant, et que son amour est naturel à l'homme qui se sent et qui pense: elle n'ignore pas que les nations quand elles sont fatiguées de la tyrannie de leurs gouvernemens dépouillées de la confiance morale, peuvent, et doivent même se révolter contre eux; et, lorsqu'elles le veulent réellement, elles possèdent les moyens et la force nécessaire pour renverser, tôt ou tard, tous les obstacles qu'on peut leur opposer.

Les Canadiens doivent enfin, éclairés par de funestes expériences, ne former qu'un corps étroitement uni, comprendre leurs droits et leurs devoirs; les défendre et les remplir. La tyrannie et les vices du gouvernement colonial, les désordres d'une administration irresponsable et sans lumières, et l'ignorance marquée de front avec l'injustice; la disgrâce dont on cherche à couvrir la population Française, le mépris qui lui est voté, l'opprobre public, tout doit porter les Canadiens à faire tous les sacrifices en leur pouvoir pour remplir leurs devoirs et défendre leurs droits.

L'époque de notre indépendance deviendra l'époque de notre gloire et de notre prospérité. Les amis de la liberté et de l'humanité applaudiront toujours aux efforts des apôtres de la justice.

Ne laissons pas fouler aux pieds impunément ce que nous avons de plus sacré et de plus cher!—Que les Canadiens se souviennent enfin que l'union et les sacrifices sont indispensables à leur triomphe. Que notre amour pour la patrie soit notre passion dominante; que nul autre intérêt ne puisse lui être comparé. Donnons-lui les témoignages les plus constants de notre amour. Sachons vivre et mourir pour elle.

Il est impossible que l'état de choses actuelles au Canada reste encore long-temps stationnaire. Il n'y aura ni paix, ni justice, ni bonheur dans ce malheureux pays, tant que le gouvernement anglais y maintiendra son autorité. Il appartient donc aux Canadiens de faire tous les sacrifices pour leur indépendance; ils doivent prendre résolument la détermination unanime, à tout prix, de se procurer une meilleure sécurité que des dépêches impériales et des déplacements de gouverneurs pour l'administration du Canada, et pour obtenir leurs droits, et pour promouvoir leurs intérêts sociaux. Une telle sécurité ne pourra s'obtenir jamais dans la connexion avec la Grande Bretagne: l'indépendance seule du Canada peut la procurer.

Si le gouvernement impérial temporise trop à l'accorder de bon gré, tout finira par être perdu pour lui. La cause Canadienne, tôt ou tard, doit triompher. Les anglais ont chez eux des troubles qui appellent leur attention, et une partie de ces troubles proviennent de ce que

l'Angleterre, par sa politique tyrannique, est obligée de supporter une colonie mécontente, et qui devra être libre.

Canadiens! Vous n'avez besoin que d'agir en masses, avec énergie et persévérance. . . . qu'elle éclate enfin. . . . Soyez unis, soyez déterminés, sachez vaincre ou mourir sur le champ d'honneur, et vous serez Indépendans.

Le Canada doit-il donc se soumettre honteusement son despotisme, sans s'efforcer noblement d'en sortir? Doit-il se laisser incendier, piller, violer, outrager, mépriser, emprisonner, déporter, dépouiller et pendre? Nous ne le croyons point.

Que les amis de la Liberté soient prêts à tout souffrir pour leurs cause sacrée; qu'ils fassent de grands et magnanimes sacrifices; cette cause si chère et loint d'être désespérée. . . .

En brisant nos chaînes, de quoi serons-nous destructeurs? De la tyrannie la plus odieuse et d'une méprisable faction opposée aux intérêts du peuple. Et cela pour être Indépendans, libres et heureux.

Nous les républicains, l'union et les sacrifices peuvent seuls assurer la liberté, notre bien être et le bonheur des générations futures. Tout dépend de nos démarches.

La cruelle déportation de nos malheureux frères doit affecter profondément, non seulement leurs familles, mais encore chaque membre de la communauté.

Les barbaries, les cruautés recherchées du gouvernement anglais contre la population Canadienne, doivent nécessairement conduire à des réactions et à des scènes de carnage. . . . Le sang, par une réaction nécessaire, demande du sang; l'injustice et tous tous les maux qui accompagnent cette divinité infernale, appellent, à hauts cris, d'horribles représailles; malheur aux monstres qui ont jeté le brandon de l'extermination! Les maux qu'ils accumulent retomberont un jour sur les têtes coupables.

Liste de prisonniers politiques du Bas-Canada qui, après avoir subi près d'une année d'un emprisonnement rigoureux, après avoir été condamnés à mort, ont eu leur peine commuée par le dictateur Colborne, à une déportation à vie, à Botany-Bay.

Le P.O. trouvera dans cet article les noms de déportés, leur résidence, leur profession, le rang et le nombre d'opiniens qu'ils laissent dans la masse, tous les liens de leur dévouement. Sur les 58 qui ont été emprisonnés, 43 sont mariés et laissent des familles placées dans la plus grande affliction et le dévouement le plus complet. Le nombre total des orphelins est de 196!

NOMS.	RESIDENCE.	PROFESSION.	ACTIFS.
F. M. Lepelletier	Chateauguay	Hôte	32 3
Jean Louis Thibert	do	Cultivateur	52 3
Jean Marie Thibert	do	do	27 4
Joseph Guimond	do	do	49 3
L. Green Doucharme	do	Marchand	36 4
Léandre Ducharme	Lachine	Commiss	34
Charles Hoot	Naperville	Notaire	52
Joseph Paré	do	Cultivateur	45
D. B. Leblanc	do	do	36 6
H. D. Leblanc	do	do	31 1
Joseph Helbert	do	do	38
P. H. Morin	do	Navigateur	58 4
A. G. Morin	do	Marchand	25
Par. Pincinnant	St. Philippe	Cultivateur	28
Joseph Longtin	St. Constant	do	59 11
Theophile Ruelert	St. Edouard	do	24
Jos. Dumouchelle	St. Martin	do	45 4
C. Ignace Chevrelis	do	do	43 7
Ls. Dumouchelle	do	do	40 6
F. X. Touchette	do	do	30 4
Jean Lajoie	do	do	34 8
Jean Lajoie	Beauharnois	do	48 6
Jacques Goyette	do	do	28 2
Joseph Rochon	St. Timothé	Marchand	23
F. X. Probst	do	do	27 5
Fr. B. Bignosse	Naperville	Cultivateur	47 7
P. Marie Lavoie	do	Condorner	48 9
Joseph Marveau	do	Instituteur	30 2
A. Coupal Laroche	L'Arche	Cultivateur	49 12
Theodore Bechar	do	do	47 10
Louis Trott	St. Martin	do	33 6
Charles Roy	Beauharnois	do	50 9
D. Boivin	do	Fergeron	19
André M. Proulx	do	do	30 7
Yves Gagnon	do	Moussier	30 2
Fr. X. Préost	do	Agricoteur	28 3
Jean Be Bousquet	St. Céaire	Moussier	39
Fr. X. Guerin	do	Cultivateur	43
Louis Bechar	do	Marchand	22 2
Charles Gull, Boe	Terrebonne	Cultivateur	24
Ed. Pa-chal Rochon	do	Carrossier	38 1
Hyppolite Lanctot	St. Rémi	Notaire	23 2
Louis Pincinnant	do	Cultivateur	50 3
Étienne Langlois	L'Arche	do	25
François Lanzélot	St. Constant	do	21
Jacq. David Hébert	Naperville	do	47 2
Louis Fontaine	do	do	38 4
Louis Pincinnant	St. Edouard	do	37 5
W. G. Longtin	St. Constant	do	24
Saint-Alexandre	Chateauguay	Médecin	61-5
Jean Be Trodel	do	Cultivateur	32-3
Charles B. Langevin	St. Martin	do	50-7
Constant Bason	do	Fergeron	28-1
Jérôme Rochon	St. Vincent	Carrossier	34-5
Joseph Goyette	Beauharnois	Charpentier	28-2
Basile Roy	do	Cultivateur	40-5
Jos. Roy Lapensée	do	do	55-8
Michel Alarie	do	Moussier	34-1
Benjamin Mart	Alburg, Vt.	Cultivateur	42-5

Voici les noms de ceux qui, après avoir été aussi condamnés à mort, et avoir enduré près d'un an de détention, ont obtenu leur grâce à condition de donner caution de bonne conduite, d'un montant considérable. Plusieurs d'entre eux n'ayant pu se procurer les sûretés demandées, sont demeurés en prison.

Antoine Cité François Trépanier, fils, Michel Longtin, fils Léon Levesque, Paul Gravelle, Antoine Rossin, François St. Louis, Thomas Sarrepoint, de Lafontaine, François Sarrepoint, de Lafontaine, Étienne Verdon, Charles Martineau, Joseph Roy, Antoine Charbonneau, Mioses Falgout, Joseph Wagner, de Lamoignon, Charles Rapin, Joseph Constant, François Dion, Louis Julien, David Lévesque, François Vaché, Joseph Lévesque, Louis Enn, François Camy, Joseph Patenaude, Edouard Tremblay, Philippe Tremblay, J. B. Beau, Brien, Guillaume Lévesque.

Les deux derniers, Lévesque et Brien, ont été pardonnés moyennant l'obligation de laisser le pays sous 48 heures, après avoir donné caution de bonne conduite au montant de \$4,000 chaque, et s'être engagés de s'éloigner de tout domaine britannique de 600 milles (200 lieues).

Mr. Lévesque a été vu vendredi soir à Burlington, dans son passage à New-York, d'où il doit s'embarquer immédiatement pour la France.

On lit dans le Québec Mercury, du 28.—Hier les prisonniers rebelles qui doivent subir la sentence de la déportation sont arrivés